



**HAL**  
open science

# Mémoire et présence dans la poésie de Frédéric Jacques Temple

Aude Preta-De-Beaufort

► **To cite this version:**

Aude Preta-De-Beaufort. Mémoire et présence dans la poésie de Frédéric Jacques Temple. Loxias, 2008, Frédéric Jacques Temple, l'aventure de vivre, 21. hal-04550018

**HAL Id: hal-04550018**

**<https://hal.science/hal-04550018v1>**

Submitted on 25 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

## Mémoire et présence dans la poésie de Frédéric Jacques Temple

### Aude Préta-de-Beaufort

#### Résumé

Nous interrogeons ici la poésie de Frédéric Jacques Temple en tant qu'elle nous semble indissociable du travail de la mémoire. Nous avons pris appui sur l'essai de John E. Jackson, *Mémoire et création poétique* (Paris, Mercure de France, 1992) pour analyser la dimension prospective du retour sur le passé et la dimension créatrice de la mémoire dans la poésie de Temple. La rétrospection a pour enjeu un sens et une plénitude sur le double plan existentiel et poétique, sans pour autant garantir le poète de l'expérience de la distance et de l'absence. La rétrospection devient même un lieu privilégié de l'affrontement du poète avec les difficultés du passage à la *représentation*, qui fait courir le risque d'un déficit ontologique irréparable. De là sans doute, chez ce poète éminemment conscient de sa propre précarité comme de celle du monde, une sensibilité particulière à des moments et à des lieux où la présence glisse du côté de l'interrogation et de l'énigme.

#### Mots-clés

Poésie, mémoire, présence, précarité, inquiétude

Il aurait pu être tentant de dresser un parallèle entre Frédéric Jacques Temple, né en août 1921 à Montpellier, et Jean-Claude Renard, né en janvier 1922 à Toulon. Voilà deux poètes qui sont de la même génération. Tous deux sont fortement marqués par l'univers méditerranéen de leur enfance et tous deux sont voyageurs. Chez l'un comme chez l'autre, la sensorialité, l'attention la plus précise et la plus intense aux choses, le refus de toute forme d'« excarnation », pour reprendre les termes d'Yves Bonnefoy, sont des données fondamentales. Dans les deux cas, la pleine présence au monde et la possibilité d'être soi-même pleinement présent au monde se conquièrent toutefois sans cesse sur la discordance, pour aboutir, non pas au repos, si étranger au *mouvement-hors* qu'est par nature l'existence, mais à une inquiétude étroitement accordée à l'impermanence de ce qui est. Deux voisins, en somme, dans le paysage du lyrisme contemporain<sup>1</sup>.

Pourtant, Jean-Claude Renard n'est pas un poète de la remémoration, ce qu'est fondamentalement Frédéric Jacques Temple. Je voudrais donc essayer d'interroger la poésie de Frédéric Jacques Temple en tant qu'elle est indissociable du travail de la mémoire. Je m'appuierai sur l'essai de John E. Jackson, *Mémoire et création poétique* (1992), que j'avais déjà convoqué lors du colloque Pierre Jean Jouve qui s'est tenu à Cerisy en août 2007 sous la direction de Béatrice Bonhomme, pour analyser, chez Jouve, la dimension prospective du retour sur le passé. C'est cette dimension créatrice de la mémoire qui me retiendra à nouveau ici.

---

<sup>1</sup> À l'occasion de ce colloque à Saorge, le poète nous signale qu'il a rencontré et connu Jean-Claude Renard.

## La nekua

À partir de l'épisode bien connu de *L'Odyssee* où Ulysse, sur les conseils de Circé, évoque les âmes des morts et obtient de Tirésias, qui a bu le sang d'un bélier sacrifié, la révélation de son avenir, John E. Jackson écrit :

La *nekua*, la descente dans l'empire de la mort, devient ici la métaphore de la décision de l'écrivain de se détourner du présent pour interroger une mémoire de laquelle le sépare un deuil inaccompli. Amenant avec soi le « sang noir » de la vie, il offre ainsi aux « âmes des trépassés » – les figures de son passé ou des générations qui le précèdent – la possibilité de reprendre pied dans la vie. Mais surtout, il se donne à lui-même l'occasion de renouer avec un savoir qui concerne sa propre vie. Le paradoxe fondamental de ce passage est qu'Ulysse cherche ce savoir auprès d'un mort. Nous traduisons : c'est dans le questionnement, dans l'interrogation, souvent passionnée, de la mémoire que l'acte poétique cherche, et découvre, son avenir<sup>2</sup>.

Le début des *Eaux mortes*, même s'il nous fait provisoirement sortir du champ de la poésie de Frédéric Jacques Temple, est emblématique de la « décision » par laquelle l'écrivain passe de ce que John E. Jackson décrit comme la répétition aveugle et pulsionnelle d'un épisode encore enfoui dans la psyché de son histoire individuelle, au choix d'une démarche rétrospective susceptible de donner sens à cette même histoire individuelle.

L'*incipit* du roman, « J'avais vu tant de villes détruites que, revenant chez moi, après la guerre, tout m'était apparu comme ruiné sous la lumière nocturne<sup>3</sup> », place d'emblée le retour du narrateur dans sa ville natale dans le demi-jour et la confusion de l'onirisme ou de l'inconscient. Le narrateur met alors en scène le scénario stérile d'une tentative de retour au paradis perdu. Dans la ville, qui lui semble « inchangée, intacte », la pérennité apparente des monuments consacre moins la permanence du passé que l'impossibilité de le faire revivre et d'y être accueilli. Les statues, dont il a l'impression qu'elles se sont, au fil du temps, « davantage figées », figurent une sorte d'interdit. Le retour au passé comme *regressus ad uterum* est sanctionné par la mort :

Non, les femmes muettes sous les balcons qui s'effritent n'ont pas voulu sourire. Il était trop tard maintenant pour espérer qu'elles s'y décideraient. (Elles demeurent aujourd'hui, momies de pierre, déterminées dans leur figement, pour me rappeler ce temps couché sur ma mémoire, telle une dalle immense pesant sur la tombe où gisent les reliques d'un enfant mort. Et je fus cet enfant dont je suis la tombe. Je le porte en moi dont il ne sortira jamais, ce moi-même étranger devenu mon fruit, mort mais qui remue, sans espoir de naissance. Je suis devenu ma propre mère, à la matrice sans issue<sup>4</sup>).

Le passage où le narrateur maudit la ville qui l'a « porté jadis dans [ses] méandres utérins<sup>5</sup> » confirme — et je suis toujours le schéma décrit par John E. Jackson — la nature pulsionnelle et aveugle d'une tentative de retour au passé qui avorte parce qu'elle a voulu nier la distance et entretenir l'illusion du *même*.

---

<sup>2</sup> John E. Jackson, *Mémoire et création poétique*, Paris, Mercure de France, 1992, pp. 8-9.

<sup>3</sup> Frédéric Jacques Temple, *Les Eaux mortes*, Paris, [Albin Michel, 1975,] Arles, Actes Sud, « Babel », 1997, p. 11.

<sup>4</sup> Frédéric Jacques Temple, *Les Eaux mortes*, Paris, [Albin Michel, 1975,] Arles, Actes Sud, « Babel », 1997, p. 13.

<sup>5</sup> Frédéric Jacques Temple, *Les Eaux mortes*, Paris, [Albin Michel, 1975,] Arles, Actes Sud, « Babel », 1997, p. 15.

Ce n'est donc qu'une fois admis l'écart entre le passé et le présent, « Il n'est pas trop tard pour que s'insurge l'enfant contre sa ville<sup>6</sup> », que le narrateur fait du retour sur le révolu un geste créateur. La malle de la mémoire est rouverte, les reliques du passé redécouvertes, et le récit autrefois laissé inachevé, figure du « deuil inaccompli » dont parle John E. Jackson, est repris et continué, dans l'espoir de réunir les « mille débris » de l'identité et avec le sentiment de revenir à la seule tâche qui vaille. À la fin du roman, l'apparition de l'enfant, dont le poète hésite à dire s'il est celui d'autrefois, ressuscité par le travail de la remémoration, ou une « tige nouvelle<sup>7</sup> » née du passé et du dépassement de la nostalgie, suggère la fécondité de la rétrospection et son ouverture possible sur un avenir.

Dans les *Paysages privés*, le poème intitulé « Retour » évoque cette remontée aux origines, à rebours du cours du temps, dans ce qu'elle a de décisif pour l'accomplissement du sujet :

Afin que tout soit accompli  
qui est écrit dans les pierres  
et le sang primordial  
je remonte à la source  
sans un regard pour l'eau  
qui polit les saisons  
en toute innocence<sup>8</sup>.

« Fondamente », le poème qui vient juste après, invite également, avec une sorte de solennité liturgique, à un mouvement de rétrospection présenté comme une évocation des morts :

Voici le temps du retour aux herbages  
après les grandes fenaisons,  
le temps du mémorial, du plain-chant  
de l'enfance, érigé sur les sources  
à l'orée du voyage.  
Sous le lichen gît la pierre  
intacte ; et les voix  
ranimées aux bruits des pas furtifs  
du vieil enfant bourdonnent  
dans le rucher panique  
des années convoquées<sup>9</sup>.

Ce qui se joue dans l'interrogation du passé est d'ordre vital. Les « Paysages lointains » de *Phares, balises & feux brefs* évoquent, au fil d'une suite de courts poèmes, des voyages effectués autrefois. Le dernier poème donne à mesurer, dans une espèce de conclusion générale, tous les enjeux de la rétrospection :

La mémoire est un grenier  
à mirages où puiser  
et les lointains paysages  
sont des jouets perdus  
ranimés pour notre survie<sup>10</sup>.

---

<sup>6</sup> Frédéric Jacques Temple, *Les Eaux mortes*, Paris, [Albin Michel, 1975,] Arles, Actes Sud, « Babel », 1997, p. 16.

<sup>7</sup> Frédéric Jacques Temple, *Les Eaux mortes*, Paris, [Albin Michel, 1975,] Arles, Actes Sud, « Babel », 1997, p. 172.

<sup>8</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 173.

<sup>9</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 174.

De même, « Après-midi au Jardin des Plantes », dans *La Chasse infinie*, ramène le poète sur des lieux familiers de son enfance, où la distance d'avec le passé lui est parfaitement sensible :

Des ombres glissent  
qui ne sont pas celles des arbres  
dont le vent courbe  
les hautes branches claires  
dans les allées où jadis enfant  
je n'avais ni le souci de vivre  
ni l'immense projet de mourir.

Mais le décor du jardin est propice à une manière d'extase et de descente au royaume des morts (« Je suis ravi dans le muet dédale ») qui s'achèvent sur un sentiment de possession de soi et de plénitude existentielle :

En ce lieu clos, creuset de la mémoire,  
enfermez-moi, encore, O dieux masqués  
de feuilles et de fleurs...

Ici je suis couronné de bonheur<sup>11</sup>.

## Mémoire et création poétique

Les deux poèmes cités suggèrent de surcroît toute la dimension créatrice de la mémoire. La promenade au Jardin des Plantes, où, comme l'écrit Frédéric Jacques Temple, « Il suffit d'une tombe vide / pour inspirer de lentes promenades », devient la métaphore, non seulement du lien retrouvé du poète avec son passé, mais de son inscription dans un passé plus large, tout rempli de présences mythologiques et culturelles (le poème est malicieusement daté : « *Montpellier, 1593-1993* »). Ici, c'est bien en tant que poète que le promeneur se trouve accueilli.

Dans la dernière pièce des « Paysages lointains » de *Phares, balises & feux brefs*, le poète compare la mémoire à un « grenier » – image de fécondité également présente dans *La Chasse infinie* (« images naguère ensilées / pour ensemer les enfances / dont le refuge est la mémoire<sup>12</sup> »). De plus, cette note finale sur la richesse créatrice de la mémoire vient juste après la mention du portrait que Mohamed Racim est dit avoir fait de « la nef empanachée / de Kheireddine Barberousse », qui « n'est qu'un mirage », et elle est immédiatement suivie d'une référence à Vladimir Nabokov, selon qui « les palmiers ne sont supportables / que dans les mirages ». Le recours à la mémoire est donc allusivement relié, et avec lui les « paysages » peints par l'ensemble des « Paysages lointains », au travail de la représentation qui est celui de l'écrivain. Le poème s'achève alors sur une injonction où s'affirme la confiance que le poète a désormais dans son propre pouvoir de conjoindre, par la création poétique, le réel et l'image :

---

<sup>10</sup> Frédéric Jacques Temple, *Phares, balises & feux brefs*, Marchainville, Proverbe, 2005, p. 25.

<sup>11</sup> Frédéric Jacques Temple, *La Chasse infinie*, Paris, Granit, « Collection de la clef », 1995, pp. 38-39.

<sup>12</sup> Frédéric Jacques Temple, *La Chasse infinie*, Paris, Granit, « Collection de la clef », 1995, p. 48.

Alors, apparaissez,  
palmeraies de mon aventure,  
ornements d'un lointain album.

L'« aventure » convoquée par le poète, avec ses « palmeraies », dit enfin l'accès à la « création rétroactive du sens d'un plan de représentations perdues<sup>13</sup> » en quoi consiste, selon John E. Jackson, la dimension proprement créatrice de la rétrospection : un mythe poétique et personnel se constitue où, comme l'écrit encore John E. Jackson, s'ordonnent « les éléments disparates par lesquels quelqu'un cherche à se rendre compte de ses origines<sup>14</sup> ».

Frédéric Jacques Temple peut dès lors bâtir la légende de l'enfance et de l'ancien Sud sur le modèle de celle du Far West qui enchanta son enfance. Le lien entre les deux univers est souvent plus explicite dans les romans. Mais dans *Phares, balises & feux brefs*, il est secrètement indiqué par le rapprochement de deux poèmes et par la mise en commun d'une image. Le premier poème est « La Mer sauvage »<sup>15</sup>. Il renvoie à un épisode de l'enfance méditerranéenne du poète, relaté dans *Un Cimetière indien* et évoqué encore dans *La Chasse infinie*<sup>16</sup> : le combat épique contre le requin, dont le cœur, enfoui sous le sable de la plage, continue de battre. La valeur créatrice de cet épisode, sur le mode de la constitution rétrospective de l'aventure individuelle, apparaît encore mieux si l'on pense que « La Mer sauvage » est le titre d'un récit de jeunesse que le narrateur évoque au début de *L'Enclos*, au moment où il entreprend, comme dans *Les Eaux mortes*, d'« invente[r] [...] un passé qui est le [sien] mais aussi celui d'un autre qu'[il] fu[t] »<sup>17</sup>. Le second poème est, quelques pages avant « La Mer sauvage », « Le Désert brûle », où le poète « écoute / le frémissement des peupliers, / le silence indien, / terrible / comme les battements / d'un cœur<sup>18</sup> ». Les deux légendes se superposent, s'éclairent et se fécondent mutuellement. Dans *Foghorn*, un poème comme « L'Oregon trail » voit l'itinéraire du poète à travers « l'herbe jaune du souvenir » ranimer, avec plus d'exaltation que de nostalgie, la mémoire des Indiens morts en même temps que les enchantements des lectures d'enfance. Les promesses de l'« Hiver », le poème qui ouvre *Fleurs du silence*, sont tenues : le poète recrée « un temps qui n'est plus le passé, mais légende. Ce qui fut, ce qui n'a pas été, se confondent pour féconder la réalité latente et véridique »<sup>19</sup>.

## Une présence précaire

La remémoration mène alors à des expériences éclatantes où la durée se rassemble, où la présence se fait totale, comme dans le poème « Paysage » des *Paysages privés* :

Le même soleil jubilant  
sur les blés engrossés,  
les émouchets actifs  
les corneilles sévères,

autrefois, maintenant,  
l'odeur des flouves  
en marge des hêtraies.

<sup>13</sup> John E. Jackson, *Mémoire et création poétique*, Paris, Mercure de France, 1992, pp. 45-46.

<sup>14</sup> John E. Jackson, *Mémoire et création poétique*, Paris, Mercure de France, 1992, p. 46.

<sup>15</sup> Frédéric Jacques Temple, *Phares, balises & feux brefs*, Marchainville, Proverbe, 2005, p. 46.

<sup>16</sup> Frédéric Jacques Temple, *La Chasse infinie*, Paris, Granit, « Collection de la clef », 1995, p. 16.

<sup>17</sup> Frédéric Jacques Temple, *L'Enclos*, Arles, Actes Sud, 1992, p. 15.

<sup>18</sup> Frédéric Jacques Temple, *Phares, balises & feux brefs*, Marchainville, Proverbe, 2005, p. 41.

<sup>19</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 19.

Et toujours le pâle éclat  
des gesses dans les ronces,  
aujourd'hui, hier, demain.<sup>20</sup>

Pour autant, le recours à la mémoire ne va pas toujours de soi. Il arrive en effet que le passé oppose au désir un tel mutisme qu'il ne puisse ou ne veuille plus être réinvesti par la présence. « Paysage » est immédiatement suivi d'un poème intitulé « La Rivière », qui semble répondre à « Fondamente » en opposant au « retour » au « plain-chant de l'enfance » et à la résurrection des « années convoquées » par le « vieil enfant », une autre visite, bien plus ambivalente, au cimetière. Tout paraît semblable à autrefois et la densité concrète du paysage semble un gage de présence (« J'ai reconnu la rivière / par les sentiers d'autrefois / en foulant les javelles / et les marjolaines d'été »)<sup>21</sup>. Mais le parc demeure « indéchiffrable » et la « fuite inchangée de l'eau » finit, comme les cariatides des *Eaux mortes*, par suggérer une permanence déroutante, trop étrangère à la réalité de la durée où est demeuré le poète (« seul j'ai vieilli pour n'être pas resté »)<sup>22</sup> pour admettre que celui-ci renoue avec le passé. Les « voix » ranimées de « Fondamente » sont seulement dérangées par ce qui ressemble désormais à une transgression malvenue :

Du fâitage invisible des arbres  
[...]  
se coulait l'angoisse murmurante des êtres  
réveillés par l'intrus : « Il revient, le voici,  
il ose enfreindre le silence du temps ! »

Ainsi bruissent les cimetières  
ensevelis sous les ronciers  
lorsque l'enfant retourne vers les ombres<sup>23</sup>.

Plus loin, un des derniers poèmes des *Paysages privés*, « Intérêt local », ne donne à voir que des vestiges morts, « terribles », et se clôt sur une plainte (« Ah l'effroi qui nous prend / dans les gares mortes<sup>24</sup> »). L'expérience est assez marquante pour que *L'Enclos* l'évoque également. Il en va de même pour les « demeures périmées », que le narrateur de *L'Enclos* retourne visiter sans plus rien y retrouver vivant de son passé, et qu'il évoque dans les « Arcanes » de *Phares, balises & feux brefs* :

Le terrible silence des maisons mortes  
est l'écho du vacarme inouï des sphères  
en infinie dérive.

Des fantômes à notre ressemblance  
glissent dans l'aveugle sommeil  
des corridors vacants.

Là sont gardées les paroles perdues  
et les regards fanés des amoureux  
dévorerés par le temps.

L'absence effraie les ombres qui survolent

---

<sup>20</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 175.

<sup>21</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 176.

<sup>22</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 176.

<sup>23</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 176.

<sup>24</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 216.

les froides cheminées dressées  
dans la nuit close.

Mémoire indéchiffrable  
seule  
murmure  
la rivière<sup>25</sup>.

La maison est bien un royaume des morts et elle contient sans doute de ces doubles anciens de soi qu'il importerait de ranimer pour mieux habiter le présent. Mais, ici, elle demeure, comme la rivière, « mémoire indéchiffrable » interdisant toute récréation.

Ailleurs, la récréation poétique confronte le poète à la question du déficit ontologique attaché au passage à la représentation, à l'image. La conclusion des « Paysages lointains » de *Phares, balises & feux brefs* fait bien voir la conscience que le poète a de recourir à des simulacres : il lui faut se livrer à une espèce de pirouette désinvolte pour affirmer malgré tout la légitimité – vitale – des « mirages ». « Vers l'oubli » suggère en revanche de façon plus nuancée tout ce que la remémoration créatrice comporte de mensonges nécessaires :

[...] l'automne frémit aux souvenirs d'été  
et défie l'hivernage en rêvant du printemps,  
fugitive utopie parée de masques rutilants,  
de cuivre frêle, de feuilles mortes,  
consolée par la mémoire<sup>26</sup>.

Plus nettement encore, « Méditerranée », qui revient sur un épisode d'enfance évoqué aussi dans le roman, notamment dans *Le Chant des limules*, laisse mesurer tout à la fois la puissance et la modestie de la mémoire, qui ne peut combler le *défait d'être* du passé. Après avoir célébré « L'antique mer / toujours qui sera jeune, / celle des Argonautes / et des enfances », le poète actualise de façon frappante le pouvoir évocateur de la mémoire :

Je n'ai pas oublié,  
je n'oublierai jamais  
l'opulence de l'iode en septembre,  
l'écume  
où nous rêvions de voir surgir  
des crêtes savonneuses  
les dauphins en sarabande.  
Les voici ! Les voici !

Mais la fin du poème revient au constat de l'absence réelle du passé et au statut d'*image* d'un épisode qui n'a plus que la mémoire pour refuge :

Les dieux sont en exil,  
nos appels sans réponse ;  
ils n'accourent plus sur les plages  
où de l'ombre monte la lune  
au comble de l'équinoxe.

Ils ne sont plus avec nous  
qu'au fond secret de la mémoire<sup>27</sup>

---

<sup>25</sup> Frédéric Jacques Temple, *Phares, balises & feux brefs*, Marchainville, Proverbe, 2005, p. 61.

<sup>26</sup> Frédéric Jacques Temple, *Phares, balises & feux brefs*, Marchainville, Proverbe, 2005, p. 63.

Ici, ce qui, par le biais de la rétrospection, s'était déployé hors de la mémoire – grenier, source féconde – se replie dans la mémoire – refuge, asile –, retrouve son statut de relique enfouie sous la dalle du temps ailleurs évoquée. Cette image du repli dans la mémoire se retrouve sous une autre forme dans le poème qui clôt *Phares, balises & feux brefs*. Dans « Si peu de temps », le poète dit « adieu » aux « siècles dévorés », « réduits à ne laisser que traces / au fond des livres, / reliques émergées, fruits du hasard, / [...] obscur passé en présent converti / pour épaissir les sédiments de la mémoire, / telle une lie déposée par le vin, / pâle reflet de griseries défuntes...<sup>28</sup> »

La remémoration est donc saisie dans son dynamisme créateur et prospectif, mais aussi dans sa précarité, au sens plein où Jérôme Thélot emploie ce terme<sup>29</sup>. D'où une sensibilité particulière à des paysages où la présence glisse du côté de l'interrogation et de l'énigme, comme dans cette brève « vue » du Mont-Saint-Michel, dans *Paysages privés* :

C'est l'heure nue : les sables,  
le vent d'une aile grise  
sur une ville de remparts.  
Ardoise humide, étoiles,  
fientes d'anges crieurs,  
quand le soleil des vêpres  
s'enlise aux confins des énigmes<sup>30</sup>.

Il faudrait citer aussi le beau poème « Saisons » des « Paysages » de *La Chasse infinie*, qui fait écho à certaines évocations de *L'Enclos*. Dans la première strophe, le passé affleure sous la présence qui, toute à elle-même, à la fois l'ignore et l'entend :

À l'aube pointent les jonquilles  
et le soleil balaie devant sa porte  
vers le marais, mémoire de l'enfance  
inconnue des mésanges luronnes  
tout en frairie de n'être que présent,  
tandis que tinte l'heure neuve  
au carillon témoin des saisons mortes,  
et le printemps frémit de sa puissance.

Puis le poète se livre à l'intensité d'une habitation heureuse du monde que la quatrième et dernière strophe reconduit vers une forme de mystère et d'attente :

Silence. Embâcles, nos paroles.  
Le vent de glace étreint les roselières.  
Moire d'étain la mer étale épouse  
l'obscur transparence des hauteurs.  
Nous espérons la marée des sarcelles  
dans l'émergence acerbe du matin.  
Embâcles, nos pensées. Le seul regard  
épie le tremblement des laïches<sup>31</sup>.

---

<sup>27</sup> Frédéric Jacques Temple, *Phares, balises & feux brefs*, Marchainville, Proverbe, 2005, pp. 19-20.

<sup>28</sup> Frédéric Jacques Temple, *Phares, balises & feux brefs*, Marchainville, Proverbe, 2005, p. 66.

<sup>29</sup> Jérôme Thélot, *La Poésie précaire*, Paris, PUF, « Perspectives littéraires », 1997.

<sup>30</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 206.

<sup>31</sup> Frédéric Jacques Temple, *La Chasse infinie*, Paris, Granit, « Collection de la clef », 1995, pp. 33-34.

La remémoration, chez Frédéric Jacques Temple, résiste à la tentation, si l'on peut dire, du « tombeau » poétique : les dieux sont morts, la présence n'est que depuis et dans l'écart, la distance. Le poète n'est qu'un relais, lui-même précaire, mortel, de la mémoire. Pour lui-même, il ne réclame aucune inscription pérenne – rien, sinon un écho, une présence-absence fragile, dans la lecture :

Sachez que je suis déjà mort  
Moi qui vous parle

Dès lors piétinez ma dépouille  
Riez de mes reliques dérisoires  
Mes vêtements dispersez-les.

Point de fleurs sur ma tombe  
Où les ronces conquérantes  
Masquent les vaines inscriptions  
De la naissance et du terme.

Mais dans votre plus intime  
Élevez un tumulus  
À mon absence<sup>32</sup>.

– en somme, quelque chose comme « une voix sans personne » (Jean Tardieu).

Il faudrait sans doute encore interroger les phénomènes, si présents dans *L'Enclos*, de réécriture de roman à roman, de roman à poème : à quel type de rétrospection créatrice participent-ils ? Il faudrait aussi analyser le goût et la pratique de la collection, comme une façon, chez Frédéric Jacques Temple, de relever le défi de la représentation : la collection, l'album, le museum conservent des « reliques » du passé, dont il est possible d'affirmer qu'elles « règnent à jamais », comme au vieux palais de Koffa. La collection tend ainsi vers l'immortalisation de son objet. Mais, comme tout ce qui est de l'ordre de la représentation, c'est au prix de l'absence, de la mort de l'objet. Le grand papillon patiemment élevé est en définitive épinglé dans la collection. Le projet de *Foghorn*, tel qu'il est présenté par le poète, est ainsi la constitution d'une espèce d'album de cartes postales. Les *Villages au sud* se présentent également comme une collection et les recueils abondent en cas analogues. Il faudrait y étudier plus précisément comment les choix d'écriture permettent de faire coexister le rendu de la présence vivante et une manière de présentation plus elliptique, par phrases nominales, qui tend à résumer cette présence, à prélever sur le vif.

Je ne conclurai guère, sinon pour assurer Frédéric Jacques Temple qu'il a raison, à la fin de *Phares, balises & feux brefs*, de saluer « les siècles à venir<sup>33</sup> » — où il sera toujours.

### **Aude Préta-de-Beaufort**

Ancienne élève de l'ENS (Ulm-Sèvres), agrégée de Lettres Classiques, docteur, habilitée à diriger des recherches.

Actuellement Maître de Conférences HDR en Littérature française moderne et contemporaine à l'Université Paris IV-Sorbonne.

---

<sup>32</sup> Frédéric Jacques Temple, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 57.

<sup>33</sup> Frédéric Jacques Temple, *Phares, balises & feux brefs*, Marchainville, Proverbe, 2005, p. 67 : « Alors, bonjour à vous, les siècles à venir / où je ne serai pas ».

A publié *Le Surréalisme*, Paris, Ellipses, 1997 ; Pierre Emmanuel, *Lettres à Albert Béguin*, édition commentée, *Cahiers Pierre Emmanuel*, n° 2, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2005 ; *Jean-Claude Renard, poète des noces*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, « Mémoire de la critique », 2005 ; *La Poésie comme « exercice spirituel » et comme « incarnation »*, en lecture aux PUPS et chez Parole et Silence / Desclée De Brouwer.

En collaboration : « Recherche d'une dimension spirituelle, 1945-1960 », dans *Poésie de langue française, 1945-1960*, Marie-Claire Bancquart dir., Paris, PUF, « Écriture », 1995, p. 151-169 ; « Marie-Claire Bancquart, "Porteuse de passages" », dans *À la voix de Marie-Claire Bancquart*, Aude Préta-de Beaufort et Pierre Brunel dir., Paris, Le Cherche Midi, 1996, p. 63-86 ; Pierre Emmanuel, *Œuvres poétiques complètes*, François Livi dir., Lausanne, L'Âge d'Homme, tome 1 (1940-1963), 2001 ; tome 2 (1970-1984), 2003 ; *Actes du colloque international Pierre Emmanuel (Sorbonne, 2005)*, Anne-Sophie Constant et Aude Préta-de Beaufort dir., *Cahiers Pierre Emmanuel*, n° 3, Lausanne, L'Âge d'Homme, à paraître ; *Actes du colloque international Pierre Dhainaut (Sorbonne, 2007)*, Jean-Yves Masson et Aude Préta-de Beaufort dir., à paraître.

A publié également de nombreux articles sur la poésie française du XX<sup>e</sup> siècle à nos jours.